



ARTHUR dans le Taxi



Jérôme : Bonjour.

Arthur : Vous allez bien ?

Jérôme : Oui.

Arthur : Nous allons Place Ste Catherine svp.

Jérôme : Il faut dormir, hein !

Arthur : Hein ?

Jérôme : Il faut dormir.

Arthur : Je suis mort.

Jérôme : Un Français, ça se plaint tout de suite.

Arthur : Non, tu me dis : il faut dormir. Je te réponds : je suis mort. Mort de fatigue. J'ai joué mon spectacle. En général, c'est les taxis français qui se plaignent tout le temps.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Oui, c'est pas les clients. Je suis crevé là, je n'arrête pas. Je ne me plains pas, c'est de la bonne fatigue.

Jérôme : C'est parce qu'après vous sortez.



Arthur : Ah oui. Grave. Ça c'est l'avantage de la Belgique, il y a des fêtes démentes. L'autre jour je suis allé à un truc, comment ça s'appelle ? Tour et Taxi, c'est ça ? 5000 personnes. C'est un copain à moi qui mixait, John, Ghinzu. Et oui... C'est vrai qu'il n'y a pas ça en France, ce genre de teuf improvisée dont on connaît l'adresse 10 minutes avant.

Jérôme : Vous vous êtes saoulé un peu ?

Arthur : Saoulé, c'est-à-dire ? L'alcool ? Non, jamais de la vie. Je ne bois pas.

Jérôme : C'est une blague.

Arthur : Oui, c'est une blague. Non, je ne bois pas. Parce qu'en fait figurez-vous, qu'à ce genre de fête, la bière est « à volonté » et je ne bois pas de bière, ça me fait de l'aérophagie. Donc je ne peux pas, et puis après je ne suis plus moi-même quand j'ai bu.

Jérôme : C'est pas grave, c'est le but.

Arthur : Non, non. En territoire étranger, on essaie de se tenir un peu. Non, je ne bois pas trop, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs.

Jérôme : Nous, les Belges on est plutôt réputé pour ça.

Arthur : Pour picoler ?

Jérôme : Oui.

Arthur : Pour faire la fête oui, picoler pas particulièrement. J'ai fait une grosse soirée l'autre jour, les gens ne buvaient pas trop, par rapport à la moyenne. Qu'est-ce que j'ai fait ? On a fait Tour et Taxi, après on est allé dans un endroit qui s'appelle, en face là, Canal ?

Jérôme : Au Canal, oui.

Arthur : Au Canal. Et on a fini... là on a un petit peu bu mais avec modération, on a chanté au Snap.

Jérôme : C'est un parcours normal, ne vous inquiétez pas.

Arthur : C'est un parcours normal ? On est d'accord. Donc, c'est mes copines belges qui me sortent ici.

Jérôme : Au Snap... Ah, c'est fréquenté par beaucoup de gens un peu connu le Snap, alors que ce n'est jamais qu'un petit karaoké pourri...

Arthur : Oui.

Jérôme : Mais on s'y amuse beaucoup.

Arthur : Mais je ne sais pas si à Paris on pourrait se retrouver dans un karaoké pourri sans être emmerdé, à la cool comme ça. De toute façon, quand tu arrives à 4h du matin dans ce karaoké, les gens ne sont plus eux-mêmes, leur corps est physiquement présent mais leur esprit est noyé dans l'alcool et ils s'en foutent de savoir qui est qui.

Jérôme : Oh oui.

Arthur : C'est typique à la Belgique – Elle serre cette ceinture, c'est pas une ceinture, c'est un harnais.

Il y a moins de vedettariat chez nous

Arthur : Comment ?

Jérôme : Il y a moins de vedettariat chez nous.

Arthur : Je ne crois pas.

Jérôme : Non ?



Arthur : Non, mais disons que ce n'est pas agressif, c'est toujours sympathique. Les gens vous reconnaissent, ils sont très cool. Non. Il y en a peut-être plus avec vos animateurs, vos artistes, quelques artistes étrangers d'ailleurs, mais non, je ne crois pas. Je crois qu'il y a une espèce d'école d'humilité belge dans les médias qui fait que la plus grande star de la télé se retrouve aussi à être speakerine une fois par semaine donc ça les fait rire. Ça veut dire qu'on leur rappelle sans arrêt que tout peut s'arrêter.

Jérôme : Oh oui. Et en même temps, c'est vrai.

Arthur : Comment ?

Jérôme : En même temps c'est vrai, tout peut s'arrêter.

Arthur : C'est le propre de ce métier, quand on démarre, on sait que ça va s'arrêter. Je ne dis pas ça pour vous, je dis en général.

Vous avez aimé travailler à la radio, à la télé ? Etre un homme de média ?

Arthur : Oui. J'aime le faire, c'est ma vie, c'est ce qui coule dans mes veines, ça m'éclate.

Jérôme : Et qu'est-ce qui vous plaît ?

Arthur : Le fait qu'on ne fait jamais deux jours de suite la même chose. C'est-à-dire que malheureusement pour la majeure partie d'entre nous, nos concitoyens, Français ou Belges, on se lève le matin, on rentre le soir, c'est un peu monotone, alors que moi, dans tous les métiers que j'ai la chance de pratiquer, quelque part je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Je ne fais jamais deux fois le même boulot, je rencontre jamais deux fois les mêmes personnes, donc chaque jour, j'apprends. Le propre du travail, c'est d'apprendre un jour. Si on n'a pas appris un truc dans une journée c'est que la journée n'est pas réussie.

Jérôme : Mais vous avez vu un but ?

Arthur : Non.

Jérôme : Dans le fait de faire de la radio, de la télé, est-ce qu'il y avait un but ?

Arthur : Je suis arrivé par hasard, complètement par hasard dans les médias. Après quand on commence à travailler, on a tous un objectif, on a chacun sa quête du Graal. Moi, la première chose que je m'étais dit c'est « je vais être riche et célèbre ». Je me suis vite aperçu que ce n'était pas une panacée....

Jérôme : Vous l'êtes devenu, en même temps.

Arthur : Non, bien avant. Bien avant. Je crois que je me suis aperçu de ça le jour où j'ai eu mon premier enfant. Je me suis dit que quelque part je ne courais pas après les bonnes choses. Ça ne m'a pas empêché de continuer à courir, mais maintenant je sais après quoi je cours. Donc, ça change un peu ce trait philosophique à 2 balles, j'en parle beaucoup à ma psy de ces choses-là, mais je veux dire voilà, personne ne sait... quand on est enfant on dit : je veux faire tel ou tel métier. On ne le fait pas. Personne n'a fait le métier qu'il voulait faire enfant, sinon il n'y aurait que des pompiers sur terre. Mais ce que je veux dire que personne en démarrant un truc se dit : je veux faire ça. Le plan de carrière, je n'y crois pas du tout. Le plan de carrière à l'intérieur d'une profession ça existe. On se dit voilà, je veux être animateur télé, je veux faire de la télé et puis après être en *prime time*, toutes ces bêtises, mais le plan de carrière... je le prends comme ça vient. C'est toutes les rencontres que j'ai faites qui font que je suis dans votre taxi aujourd'hui.



Dès que la première personne éclate de rire, je me dis : voilà pourquoi je suis là.

Jérôme : Et à aucun moment vous ne vous êtes dit, parce que vous avez fait quoi, 20 ans quand même, ça a été l'essentiel de votre vie pendant 20 ans, 25 ans même peut-être, à aucun moment vous ne vous êtes dit : mais qu'est-ce que je fous, à quoi ça sert ?

Arthur : Je crois que je me le dis tous les jours.

Jérôme : Et vous trouvez une réponse petit à petit à ça ?

Arthur : Chaque soir, quand je suis derrière le rideau avant de monter sur scène, je me dis : mais qu'est-ce que tu fous là ? Surtout en ce moment, je suis en train de répéter dans un cabaret à Charleroi où les gens picolent en mangeant des cacahuètes. Je me dis : mais t'es là alors que tu pourrais être avec tes enfants, tu pourrais être en vacances, tu pourrais profiter de ta vie... et t'es là dans ce cabaret à avoir le trac derrière ce rideau, avant de monter sur scène, pourquoi tu fais ça ? Je me le dis tous les soirs. Et dès que la première personne éclate de rire, je me dis : voilà pourquoi je suis là. Je ne veux pas trop me poser de questions parce que je trouve que ça freine de se poser des questions. Je rappelle que je ne travaille pas à l'usine, je m'amuse, je vais chercher et je reçois beaucoup d'amour...

Jérôme : Oui mais là c'est maintenant que vous faites des spectacles, mais quand vous faisiez vraiment du média, de la télévision, vous ne vous disiez pas : mais à quoi ça sert ?

Arthur : Pas du tout. Mon gars, j'ai démarré tout en bas de l'échelle sociale, j'ai grandi dans une cité où c'était la démerde, mes parents n'avaient pas d'argent, je ne veux pas dire que j'étais pauvre mais j'ai eu une enfance très modeste. Du jour au lendemain je passe à la télé, on me reconnaît dans la rue, les restaurants m'offrent l'apéritif, on m'ouvre la porte, je rentre dans des boîtes où je passais enfant en rêvant qu'un jour j'y rentrerais peut-être. Non, je ne me suis pas dit : qu'est-ce que je fous là ? Après, 10, 15 ans de production intensive, je ne me suis jamais posé la question parce que j'ai été à l'origine de l'arrivée de la télé-réalité, j'ai été à l'origine de plein de choses dans ce métier qu'est la télévision, donc, je n'ai pas ronronné. Si, j'ai un truc qui ronronne dans ma carrière mais je continue à le faire avec beaucoup de plaisir, ce sont « Les Enfants de la télé », c'est une émission que je fais depuis 15 ans, ou 16 ans, je ne compte même plus. Mais sinon, chaque jour dans mon job j'ai un nouveau truc qui arrive, un nouveau scénario dans mon métier de producteur cinéma, un nouveau talent dans mon métier de producteur d'artistes, un nouveau concept pour la télévision, un nouveau sketch pour le spectacle, je n'ai pas le temps de m'ennuyer. D'ailleurs, je crois que le seul regret que je pourrais avoir, c'est d'avoir tellement travaillé, et peut-être de ne pas avoir vu grandir mes enfants de la manière que j'aurais aimé le faire. C'est juste ça. C'est pour ça que maintenant je m'organise des plages pour m'occuper plus d'eux. Mais c'est vrai que c'est une spirale. Vous savez, quand vous faites un truc qui vous plaît, que ça marche, et que vous gagnez de l'argent, il n'y a que les cinglés qui disent « oh, je vais tout arrêter et commencer à réfléchir sur mon positionnement ». Non, il faut prendre tout ce qui est bon à prendre.

C'était un tourbillon ?



Arthur : Oui, effréné. Ecoutez, on a monté Endemol en 96, et on l'a revendu en 2006, ça a duré 11 ans. En 11 ans, on est parti de rien, on n'avait même pas de bureau, avec mon associé, on travaillait chez moi dans la cuisine et 11 ans plus tard, on avait bâti le plus grand groupe audiovisuel d'Europe.

Jérôme : Que vous avez revendu 230 millions d'euros.

Arthur : Ça, c'est des chiffres, une légende, personne ne sait.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Oui.

Jérôme : C'est des chiffres faux qu'on dit ?

Arthur : Ah écoutez, je ne crois pas qu'ils soient bons, mais peut-être que c'est plus, peut-être que c'est moins.

Jérôme : Je ne sais pas, c'est ce que j'avais lu.

Arthur : Personne n'a jamais su d'où venaient ces chiffres-là. Mais ce sont des chiffres qui me permettent d'être libre aujourd'hui. Après, que ce soit 100, 200, 300, il y a un moment, vous ne comptez plus... on ne peut pas mettre plus...

Jérôme : Mais du jour au lendemain, vous êtes mis à l'abri.

Arthur : Oui, mais je l'étais déjà avant.

Jérôme : Encore plus à l'abri.

Arthur : Oui, mais il ne faut pas se mentir, la télévision, la production, ce sont des métiers où on gagne très bien sa vie, donc j'avais déjà une maison, j'avais déjà une maison au bord de la mer...

Jérôme : En France cela dit. En France, on gagne bien sa vie en faisant de la télévision.

Arthur : Il y a un rapport entre le succès que vous avez et le nombre de personnes qui vous regardent. Le marché belge est un petit marché. Le marché francophone, vous avez 4 millions de personnes. 4, 5 millions. En France, vous avez 70 millions de personnes, 77 exactement donc évidemment... Aux Etats-Unis, c'est encore pire. J'imagine qu'en Inde, c'est de la folie. Et en Chine bientôt. Tout est proportionnel.

Comment vous faites pour garder les pieds sur terre ?

Jérôme : Comment vous avez fait pour garder les pieds sur terre, quand vous avez été pris dans ce tourbillon ? Parce que finalement, quand ça commence vraiment à la radio, l'arrivée à la télé, vous êtes assez jeune...

Arthur : Oui, j'ai 25 ans.

Jérôme : Comment vous faites pour garder les pieds sur terre ? Ou alors vous devenez un gros con ou vous gardez les pieds sur terre, c'est quoi ?

Arthur : On fait les deux. – Ah j'aime bien la brasserie en face. C'est le Toucan, c'est ça ?

Jérôme : Oui.

Arthur : J'aime bien. J'y viens souvent, c'est mon repaire.

Jérôme : C'est vrai ?



Arthur : Oui, je vais chez Filigranes chercher les journaux, quand il m'en manque un, je le prends à gauche là, il y a... et je vais manger des solettes en face. Je connais bien Bruxelles, j'ai passé 120 jours cette année à Bruxelles. J'ai joué 60 fois chez vous.

Jérôme : C'est une belle adresse.

Arthur : Le Toucan, oui. C'est ouvert tous les jours. Même le dimanche. Je disais, est-ce que j'ai pété les plombs ? Ah oui j'ai bien pété les plombs.

Jérôme : Ah oui ? Genre comment ?

Arthur : Genre comme tout le monde, quand on n'a plus de coup de fil de son banquier à propos des découverts et que tout le monde vous déroule le tapis rouge et que d'un coup, les filles qui ne vous regardaient pas vous trouvent beau. Je ne sais pas qui au monde ne péterait pas les plombs. Tous ceux qui font : mais non, mais moi je ne veux pas entrer dans ce tourbillon... Ben venez faire un tour. Personne n'est préparé à ce succès, personne n'est préparé à l'argent, personne n'est préparé à la notoriété. Ça passe vite hein, souvent c'est accompagné d'une bonne claque. On le voit chez les chanteurs, les comédiens, et chez les animateurs télé, moi le premier, on est tout en haut et vous devenez très con. Et en fait ce qui vous tue, moi j'ai eu de la chance, ça m'est arrivé très jeune donc je m'en suis sorti très vite, c'est que ce qui tue les chanteurs, les comédiens et surtout les animateurs télé, quand ils montent très vite très haut, c'est qu'on n'écoute plus les autres, donc on est persuadé d'avoir raison. Et ça c'est ce qui tue le plus. En fait, c'est d'avoir des gens qui vous appellent en vous disant... - Il y a un super magasin de déco là-bas – et moi j'étais con quoi, quand on me disait non c'est pas drôle, je disais si, si, c'est drôle, on est persuadé que tout ce qu'on fait... on pense qu'on a la grâce. On a que dalle en fait. C'est là où on plonge. Et moi après ma première émission de télé, j'ai pris un bouillon terrible.

Jérôme : Qui s'appelait...

Arthur : « L'émission impossible ». Il a fallu des années avant que ça reparte.

« l'animateur le plus con de la bande FM »

Jérôme : C'était un peu le même humour qu'en radio sauf qu'en télé ce n'est pas passé.

Arthur : C'était exactement la même chose qu'à la radio, c'était de la radio filmée donc ça ne passait pas. D'un autre côté, c'était un peu avant-gardiste puisque je fais aujourd'hui la même chose sur Comédie en France et sur Plug chez vous et ça cartonne.

Jérôme : Oui, parce que maintenant vous avez une assise aussi.

Arthur : Parce qu'entretemps, j'ai fait 6 ans de *one man show* donc je suis capable de faire un *stand up* de début, que j'ai interviewé des milliers de gens, donc je suis capable de faire une interview et que je sais produire une émission. Voilà, ça s'appelle l'expérience.

Jérôme : Mais vous avez souffert de cette claque ? Vous vous êtes dit je vais les niquer, je me relève et je vais les avoir.

Arthur : Non. Alors j'ai pas du tout cette mentalité de « je vais les niquer »...

Jérôme : Non ?

Arthur : Pas du tout. Vous savez, je viens de tout en bas de l'échelle sociale, donc de toute façon je ne pouvais pas retomber plus bas. Donc, ce tourbillon des boîtes et tout, ben ça s'est calmé très vite. Mais bon, j'avais toujours ma petite notoriété, les gens continuaient à me



reconnaître dans la rue. C'est pour la vie la télé, c'est un tampon, on ne vous oublie plus. Mais je n'ai pas l'esprit revanchard, je ne suis pas rancunier. Et puis, j'étais conscient que j'avais un peu déconné. Mais même si mon émission de télé s'était ramassée, même si à l'époque j'étais le paria de la télévision, je restais quand même l'animateur le plus écouté à la radio en France. Je faisais une émission sur Fun Radio et encore aujourd'hui ils n'ont pas égalé les audiences qu'on faisait à l'époque. Donc ça reste un moment fort. Où j'ai été tout le temps présent dans le paysage mais vraiment je disais des conneries à la radio, mon Dieu, quand je réécoute aujourd'hui... !

Jérôme : Vous vous faisiez appeler « l'animateur le plus con de la bande FM ».

Arthur : Le meilleur slogan de l'histoire de la radio je pense. Donnez-moi un slogan de radio qui 20 ans plus tard existe toujours. Il me colle à la peau, putain, c'est parti d'une bêtise et encore aujourd'hui c'est là.

Jérôme : Un psy dirait qu'au point de vue estime de soi, il y a mieux...

Arthur : Parce que vous n'avez pas encore vu mon spectacle. Venez voir mon spectacle, vous allez voir qu'au point de vue estime de soi je pense que là je bats des records.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Oui parce que je trouve que, comme c'est un spectacle où je raconte la vie des gens et donc quelque part, je me moque de leur vie, je me fous bien de ma gueule avant pour qu'il y ait match nul à la fin de la soirée. Donc j'aime bien l'autodérision et je trouve qu'il n'y a rien de plus drôle que de se foutre de sa propre personnalité, de ses propres travers.

Avoir un avis c'est une chose, le donner au grand public c'est une autre

Jérôme : C'est quoi les choses les plus risibles en vous ?

Arthur : Que je raconte dans le spectacle ?

Jérôme : Non, les choses les plus risibles en vous. Les plus ridicules.

Arthur : Heu... qu'est-ce qu'il y a de plus ridicule chez moi ? Je suis un peu trouillard. Je suis un petit trouillard. Je ne me baigne pas dans la mer. J'ai peur des poissons, c'est quand même ridicule. Non, je suis quelqu'un, vous savez, malheureusement depuis quelques années, quand on a l'habitude de faire des interviews et de travailler dans les médias, on est très sous contrôle. On a du mal à se lâcher. Surtout avec Internet, où une moindre phrase peut avoir des proportions terribles, donc on est... là pas dans le Taxi, mais en général ça vous oblige à être tout le temps sous contrôle, ça gâche un peu le plaisir.

Jérôme : Oui hein.. On ne peut plus vraiment s'exprimer.

Arthur : Pas qu'on ne peut plus, on ne veut plus. C'est une grosse différence. Je faisais y'a pas plus tard qu'hier une interview, on m'a posé une question sur cette femme, la femme de Marc Dutroux. On me demande : est-ce que vous êtes pour ou contre... ? J'ai envie de donner un avis mais je me suis dit mon Dieu, si je répons... !

Jérôme : C'est vrai ? A ce point-là ? Vous avez le droit d'avoir un avis quand même.

Arthur : J'ai le droit d'avoir un avis.

Jérôme : Vous avez le droit d'avoir un avis sur le fait que la femme d'un pédophile qui ne s'est pas occupée de petites filles puisse ou pas être libérée. Vous pouvez avoir un avis en tout cas sur la séquestration.



Arthur : Mais j'ai un avis. Mais avoir un avis c'est une chose, le donner au grand public c'est une autre. Rassurez-vous, j'ai un avis et probablement, je partage le même que le vôtre et que celui de la majorité des gens. Mais ce que je veux dire c'est que la manière dont la question m'a été posée, on attendait à ce que je fasse la petite phrase : est-ce que vous accepteriez... est-ce que vous êtes pour qu'elle vienne en France. C'était ça la question. Je me suis dit putain, qu'est-ce que je vais répondre qui va partir sur Internet et qui va exploser dans la blogosphère. C'est ça le truc. Quand je dis qu'on est sous contrôle, c'est ça, dans l'interview je dis que des conneries depuis le début, il n'y a rien de sérieux, pour l'instant.

C'était une époque télé extraordinaire

Jérôme : Et quand votre émission se plante, en télé, la première émission, vous faites quoi ? Vous faites de la radio et puis comment est-ce que vous revenez ? Vous revenez avec « Les Enfants de la télé » ?

Arthur : Je fais une année d'absence à la télé et je propose un concept auquel personne ne croit, qui s'appelle « Les Enfants de la télé » et Jean-Pierre Elkabbach qui était directeur de la chaîne à l'époque me dit : j'y crois pas trop mais tu sais quoi, on va te mettre le samedi soir à 22h30. Il faut bien comprendre qu'historiquement le samedi soir à 22h30, il n'y a aucune chaîne qui avait battu TF1. Et donc, ça voulait dire on va te mettre là où personne ne va, c'était la case pourrie par excellence, et le hasard a fait que l'émission a bien pris, que nous avons battu TF1 et l'année d'après TF1 qui m'avait viré m'a réengagé. C'était ma rédemption. Je suis rentré par la grande porte mais avec un autre état d'esprit et puis voilà, c'était bien. Et là, il y a une espèce de course effrénée contre la montre à produire, parce que c'était une époque télé extraordinaire qu'on ne retrouvera plus hein. L'époque où tous les jours il y avait des nouveaux formats, l'époque des conglomérats des boîtes de prod donc chaque jour il y avait des idées qui venaient du monde entier, ça foisonnait, la télé réalité commençait à pointer son nez, donc on a produit nuit et jour...

Jérôme : Ça vous a excité... bon, le métier de production vous êtes en train... il y a le métier d'animateur et puis il y a vraiment le métier de producteur de vos émissions, c'est par là qu'on gagne de l'argent, donc bien évidemment, c'est intéressant, mais justement tous ces nouveaux concepts qui arrivent, être sur la balle, produire, ça c'est un truc qui vous a excité.

Arthur : Vous savez, quand vous avez proposé une émission et tout le monde vous dit : elle ne marchera jamais. Qui s'appelle « Loft Story ». Pour la première fois, vous faites entrer dans ce loft, avec ces caméras, après avoir conçu le décor, la technologie, parce que c'est une vraie techno nouvelle, on ne filme plus la télé de la même manière depuis la télé réalité, et que la première fois que le moteur est en marche, qu'on se retrouve en direct et le rouge s'allume, il y a une espèce de truc où on se dit : je suis en train d'assister à un tournant dans le monde de la télé.

La vraie télé réalité, c'est le journal de 20h00

Jérôme : Est-ce qu'on ne se dit pas : je suis en train probablement de participer un peu à l'abrutissement des masses ?



Arthur : Non, je ne crois pas.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Ah non, pas du tout. Vous pensez qu'on a attendu la télé réalité pour abrutir les masses vous ?

Jérôme : Je pense qu'on a mis un coup de marteau de plus oui.

Arthur : Je ne crois pas, je trouve que c'est presque prétentieux de dire ça. Ça sous-entend...

Jérôme : Ce n'est pas prétentieux, je vous assure. Franchement je ne suis pas quelqu'un de prétentieux du tout, c'est un avis.

Arthur : Je n'ai pas dit que vous étiez prétentieux, j'ai dit que votre propos pouvait être un peu prétentieux dans le sens où ça sous-entend que vous sous-estimez les gens qui regardent la télévision et votre public par la même occasion.

Jérôme : Non ! Justement pas.

Arthur : Je ne vois pas la différence. Moi je vais vous dire, si je peux me permettre puisqu'on débat, la vraie télé réalité, c'est le journal de 20h00. Le journal de 20h00, c'est la télé réalité. C'est comment mettre en scène le monde.

Jérôme : C'est arrivé petit à petit.

Arthur : Oui mais au jour d'aujourd'hui personne n'en parle, personne ne met le doigt dessus, mais vous regardez les JT, il y a une violence dans le JT, au jour d'aujourd'hui, avec l'arrivée d'Internet et de You Tube, la télé réalité c'est du dessin animé aujourd'hui.

Jérôme : Oui mais il y avait un côté quand même, on va filmer du néant, on est d'accord, ou en tout cas des souris...

Arthur : Non...

Jérôme : Et ça va intéresser les gens parce qu'on va les lancer dans un phénomène. Et ce qui est peut-être dément, c'est que ça crée des communautés, la télé réalité : t'as vu lui, je tiens pour lui... c'était comme du foot, quoi !

Arthur : C'est la première fois où on a, comme vous le disiez avec le foot, créé un programme qui permettait aux téléspectateurs de se projeter dans l'une des personnalités et donc d'être fédéré par Untel ou Untel. Après, qu'il y ait eu le meilleur comme le pire... Mais si vous prenez les premières télé réalités, franchement si vous les revoyez aujourd'hui, vous souriez. Regardez « Loft Story », vous allez dire : mais bon, ils faisaient de la peinture sur eux, c'était le Club Méditerranée, c'était des activités du Club Med filmées.. Mais je crois que ce qui a fasciné les gens, c'est qu'il y a toute une génération qui s'est retrouvée dans les jeunes qui étaient à l'intérieur, il y a toute une génération - qui était les parents qui avaient l'impression de comprendre un peu mieux leurs gosses. Ça, c'était les premiers effets de la télé réalité. Les deuxièmes effets, c'est quand il a fallu en faire des nouvelles et créer du buzz, et c'est là que, je dis « il » - parce que moi je n'étais plus là, on a commencé un peu avec les pays d'abord la Hollande puis l'Allemagne, c'est arrivé en Europe Francophone, c'est de faire entrer des actrices pornos, des trucs comme ça, parce qu'il fallait aller encore un peu plus loin dans le *trash* et dans la course à l'audimat. Mais la télé réalité de base, vous mettez ces mêmes entre eux, qui étaient un peu l'apologie du vide comme vous dites, on dit on va les laisser glander comme si c'était les vacances d'une bande de copains dans une maison, enfermés, et on découvrait les personnalités des uns, et c'était une expérience, vous savez que c'est né de « Biosphère » cette idée. John Demol a eu l'idée, quand je l'ai rencontré à Cannes, il venait



de voir, vous savez, les Américains avaient créé une bulle où ils voulaient mettre en autarcie des gens, ils devaient cultiver leur nourriture, vivre, je ne sais pas ils étaient partis pour 3 ans, ils sont restés 3 mois parce que la clim est tombée en panne, ils ont abandonné mais l'idée, alors les gens disent que ce sont des souris dans des laboratoires. Non ! Parce qu'on ne faisait pas d'expérience sur eux. On a juste laissé tourner les caméras. Et la vraie révolution, ça a été le 24h/24. Moi je considère que de filmer les gens 24h/24, ça a été une révolution, de le montrer sur Internet, ça a été une révolution. A l'époque, Internet n'était pas aussi puissant qu'aujourd'hui : donc il y avait des chaînes qui diffusaient 24h/24 le programme et là où la télé-réalité a changé - et pour moi ce n'est plus de la télé-réalité, c'est quand on a eu des professionnels de la télé-réalité qui sont venus. C'est-à-dire, les mecs sont arrivés, et ils savaient qu'ils étaient filmés, donc ils jouaient un rôle, ils jouaient un jeu, donc ce n'était plus de la télé-réalité, c'était de la fiction télé. Donc pour moi... si pour vous (vous êtes connus en ville), et si pour vous (oui, c'est « Les enfants de la télé », c'est gentil, j'ai commencé avec leurs parents, vous imaginez...), mais si moi, vous me parlez des premières télé-réalités, je vous dirai que ce n'était pas du tout l'image que vous donnez mais si vous me parlez des dernières, je peux être d'accord avec vous dans le sens où je vous dis, c'est des pros quoi ! Les filles, on les a choisies parce que c'était des bimbos et qu'elles étaient un peu légères, on a choisi des mecs qui avaient le QI le plus faible pour qu'ils disent des bêtises et puis *l'editing*, c'est-à-dire le montage, les *story editors* qui montent les émissions aujourd'hui ne montrent pas la même chose qu'il y a 10 ans. Parce qu'il y a l'audimat et les gens veulent encore plus. C'est comme les arènes romaines. Au début, ils se battent entre eux, après ils ont fait entrer des lions.

C'est dans les échecs qu'on grandit, qu'on se construit

Jérôme : Et à un moment, est-ce qu'on veut produire des programmes télé parce qu'ils nous touchent ou parce qu'ils nous intéressent, ou est-ce qu'on veut produire des programmes télé qui vont faire un succès parce que le défi est là, c'est de faire des succès ?

Arthur : Je crois qu'il y a un mélange des deux. D'abord quand vous avez une entreprise comme celle que j'avais à l'époque, qui était Endemol, nous, on faisait jusqu'à 1800 fiches de paye tous les mois, donc vous êtes responsable de pas mal de monde, qu'évidemment quand vous faites une émission comme « Star Academy » - parce que « Star Academy » c'était pas l'abrutissement des masses, on ne peut pas dire ça, et pourtant c'était une télé-réalité, c'était filmé 24h/24, quand vous avez un blogbuster, on appelle ça, comme « Star Academy », ça vous permet de vendre d'autres programmes à la chaîne.. Donc évidemment je dois le dire on a fait le meilleur comme le pire, mais je me souviens du meilleur, on aime bien oublier le pire, mais c'est dans les échecs qu'on grandit, qu'on se construit. J'ai toujours produit moi, j'ai essayé de produire les émissions que j'avais envie de regarder et je ne me dédouane pas mais moi après le deuxième « Loft » je ne m'occupais plus au sein d'Endemol de la télé-réalité, je n'avais conservé que la « Star Ac ». C'est Alexia Laroche Joubert qui avait pris le dessus, enfin pas le dessus, avec qui on avait dit voilà, « Loft Story » est arrêtée, parce que moi je pensais déjà que dès la première nous étions allés trop loin quand on avait révélé que Loana



avait un fils, un enfant caché. Mais pour le reste, on fait des émissions qu'on a envie de regarder, puis on fait des émissions qu'on sait qu'elles vont avoir du succès aussi.

Jérôme : Bien sûr.

Arthur : Et puis parce qu'il y a des formats...



On ne me parlait jamais de mon travail, on disait juste : lui il a du fric

Jérôme : Ça vous a touché, parce que vous dites par exemple, j'ai été blessé un petit peu quand on m'a cassé à ma première émission de télé.. Est-ce que ça vous a touché par après de lire dans la presse - parce que j'imagine que vous avez lu tout, en tout cas beaucoup, « c'est un requin, il n'y a que le fric... », est-ce que ça vous touche ou est-ce que comme vous savez ce que vous cherchez, ça ne vous touche pas ?

Arthur : D'abord, je connais très peu de personnes qui oseront avouer qu'une critique ou une saloperie dans la presse dans la presse ne les touchent pas, on est toujours un peu blessé quand on trouve que c'est injuste. Moi le problème c'est que jusqu'il y a 3 ou 4 ans on ne me parlait jamais de mon travail. On parlait juste : oui lui il a du fric, lui c'est un requin, lui il produit...

Jérôme : Quand on lit un truc sur vous, c'est hallucinant la masse...

Arthur : Surtout sur Internet.

Jérôme : De choses qui concernent ça.

Arthur : Et puis, ben c'est français de toute façon, en ce moment c'est très français. – J'adore cet endroit, il y a un très bon resto de poissons là.

Jérôme : Très bon.

Arthur : Et ce w.e. ici il y avait une brocante, j'ai acheté un gramophone – excusez-moi je change de sujet – un vrai gramophone qui se remonte à manivelle, et le mec m'a offert des



disques collecteurs de Nat King Cole et dans ma chambre d'hôtel on entend le gramophone qui tourne, ils doivent se dire : c'est qui ce psychopathe dans la chambre à côté ? - Qu'est-ce que je disais ? Oui, non, j'ai pas souffert, j'ai trouvé ça très injuste et après je disais à la fin voilà, je m'en fous parce que préfère être à ma place qu'à la leur, c'est le premier réflexe, on se protège, et le deuxième réflexe c'est de se dire voilà les journalistes je les connais depuis 20 ans, on a démarré ensemble, voilà où je suis, voilà où ils sont. C'était des réflexes personnels, voilà ce que je pensais. J'étais très hargneux sur le terme, putain au lieu de dire que je suis un connard, écrivez que mes émissions sont nulles, que ce que je produis n'est pas bon, mais ne vous attaquez pas à ma personne. Et puis ça a complètement changé, radicalement, depuis 4, 5 ans...

Je ne me suis jamais excusé, je ne me suis jamais justifié

Jérôme : A partir du moment où vous montez sur scène.

Arthur : Où je suis sur scène. Parce que là les gens se sont dit bon ben, s'il va à Charleroi, devant 120 personnes, c'est pas pour la gloire, c'est pas pour la notoriété, c'est pas pour l'argent.

Jérôme : C'est ce que vous faites pour le moment.

Arthur : Je suis tous les soirs à Charleroi. Après votre interview je vais aller à Charleroi dans le petit cabaret.

Jérôme : Donc 100 personnes...

Arthur : 130.

Jérôme : Pourquoi ?

Arthur : Parce que je suis en train de rôder des nouveaux sketches et que plutôt que de répéter tout seul dans une salle avec un metteur en scène, je répète avec du public en live.

Jérôme : Vous venez au charbon, comme on disait.

Arthur : Oui, ça s'appelle être au charbon. Je le suis depuis 5 ans. C'est pour ça que, la presse alors là est unanime, la presse qui n'a jamais parlé de moi, même pour mon premier spectacle, ils ne sont même pas venus le voir, alors là j'ai eu droit à tout, Le Monde, Le Figaro est dithyrambique, même moi j'étais surpris, et puis je crois qu'ils ont compris qu'on pouvait faire les choses pour autre chose, autre chose que ce qu'ils pensaient être mon but, c'est-à-dire l'argent, le pouvoir, toutes ces conneries que j'ai pu lire.

Jérôme : C'est pas que des conneries. A un moment, vous dites je l'ai désiré, j'ai voulu être riche et célèbre. Au début.

Arthur : Mais qui ne rêverait pas d'être riche et célèbre ?

Jérôme : Mais bien sûr ! Pourquoi après on trouve que c'est un problème et on cherche à s'excuser ?

Arthur : Je ne me suis jamais excusé, je ne me suis jamais justifié. Je l'ai toujours dit, je ne vends pas de la drogue, je ne vends pas des armes, hein ! J'en prends pas non plus d'ailleurs. J'ai jamais cherché à me justifier de quoi que ce soit. Je dis juste qu'il y a d'autres animateurs qui ont gagné beaucoup d'argent dans leur vie, on ne parle jamais d'eux. Mais moi comme je représentais une époque, la télé-réalité, il y a ce truc typiquement français de dire « oui mais c'est de l'argent facile », il l'a gagné facilement, je crois que c'est la rapidité qui a énervé les



gens, pas les sommes, pas les montants puisque personne ne connaît les vrais montants, à part le fisc. Mais c'est le côté furtif et éclair, parce que ça a été en moins de 10 ans qu'on a créé Endemol et qu'on l'a revendu, il y a un côté dans la tête des gens : ah oui, c'est opportuniste, c'est pas une carrière... Voilà. Mais je préfère être ça. Vous savez, aux Etats-Unis, quand je suis reçu maintenant aux Etats-Unis, on me montre plutôt, on me présente plus comme un exemple, ce n'est pas prétentieux quand je dis « un exemple », je suis autodidacte, je n'ai pas fait d'études, mes parents étaient très modeste, on ne m'a pas pistonné, on ne m'a ouvert aucune porte, je me suis démerdé tout seul. Normalement, j'aimerais un jour avant de mourir qu'il y ait une fois une interview dans la presse qui dise : quelque part il ne s'est pas mal démerdé et c'est bien la preuve que quand on a envie, et quand on bosse, on peut y arriver. En France, pour y arriver il faut faire les dingues, ou être un « fils de » avec 3 particules. Et ils ont tort parce que les générations qui poussent en ce moment, ce sont des générations d'autodidactes et ça va très vite.

Jérôme : Ça fait longtemps que ça existe aux Etats-Unis cela dit. Moins longtemps en France.
Arthur : Mais aux Etats-Unis c'est leur grande fierté parce que la force de l'Amérique, au-delà de tous leurs défauts, les Américains ce qu'ils aiment c'est pouvoir dire : regardez, chez nous tout est possible. Regardez ce gars-là il était épicier, maintenant il est Starbucks. Regardez, ce mec-là, il était dans son garage, maintenant c'est Facebook. Regardez ce mec-là il était avec des câbles de... avec 3 étudiants, maintenant c'est Steve Jobs. C'est la force de l'Amérique, c'est venez chez nous, « rien n'est impossible ». En France c'est « tout est impossible ». Il faut vivre avec, on vous tire vers le bas, surtout en ce moment il y a un sentiment de rabaisser les gens, de détester les élites, de détester les gens qui ont de l'argent. C'est très spécial ce qui se passe depuis quelques années. Je ne m'en plains pas, je suis du bon côté, mais c'est très particulier. Par contre, moi mes enfants, je ne cite pas les animateurs télé comme exemple, j'essaie de leur montrer des chirurgiens ou des avocats...

Arthur : Par contre y'a pas la clim dans votre taxi. C'est à cause du son ?

Jérôme : Si y'a la clim. C'est à cause de moi.

Arthur : C'est à cause de toi ? On ne peut pas la mettre que derrière ?

Jérôme : Si. C'est à cause de moi, parce que je ne l'avais pas mise tout simplement.

Arthur : C'est un sauna, c'est une interview sauna.

Jérôme : Oui, on veut voir les gens transpirer, que le maquillage coule.

J'ai eu une enfance très heureuse

Jérôme : Vous êtes né à Casablanca.

Arthur : Je suis né à Casablanca, au Maroc.

Jérôme : Et tout de suite, il y a la Guerre de Six Jours...

Arthur : En 67, et les Juifs du Maroc, bien sûr il y en a qui sont restés, mais en 67 il y a 1/3 des Juifs qui sont à Montréal, au Canada, l'autre 1/3 en Israël, l'autre 1/3 en France. Et chacun est parti, non pas par choix mais par opportunisme, nous on est parti en France que ma mère avait un frère qui vivait là et qui a pu nous héberger. Mes parents sont partis en 24h, j'ai grandi non pas à Paris, en région parisienne, dans une cité très modeste mais très



sympathique, pas du tout les cités qu'on décrit aujourd'hui avec la dope et la violence. Une petite cité bourgeoise, enfin bourgeoise, de gauche, je ne manquais de rien, j'ai pas eu le reste non plus, on ne partait pas en vacances mais il y avait des parcs, le sport était gratuit...

Jérôme : Pas malheureuse.

Arthur : Pas du tout, j'ai eu une enfance très heureuse.

Jérôme : Et une scolarité ?

Arthur : J'ose pas dire l'état de ma scolarité parce que j'ai peur que mon fils aille sur Internet et voie l'émission et me dise : « tu vois papa, tu m'engueules tout le temps mais t'étais une tache ». J'ai eu le Bac.

Jérôme : Ah vous avez eu le Bac !

Arthur : Oui. En candidat libre.

Jérôme : C'est bien, s'il fait la même chose, ça suffit.

Arthur : Ah non ! Ça suffit pas. A l'époque, il fallait savoir lire et écrire pour avoir le Bac mais non, j'ai eu le Bac mais j'étais un rêveur, un branleur.

Jérôme : Et ça vous ferait chier que votre fils soit comme ça. Qu'il s'arrête au Bac, qu'il soit un rêveur et un branleur.

Arthur : Malheureusement, on imagine toujours le meilleur. Moi, mon fils, j'aimerais qu'il fasse ce qu'il veut mais qu'il le fasse bien. Voilà. C'est ça que j'essaie d'apprendre à mon fils, c'est d'être passionné. Après, vous savez je rêverais qu'il soit médecin pour qu'il me soigne plus tard ou avocat pour qu'il me sorte de prison, mais...

Jérôme : Comme tous les bons hypocondriaques.

Arthur : Mais s'il est jardinier, je voudrais juste qu'il soit un bon jardinier. C'est-à-dire qu'il soit heureux et épanoui dans son métier, qu'il ne fasse pas les choses par dépit et qu'il ne se sente pas forcé de faire un métier.

Je peux prendre l'avion pour aller voir une expo de Gustav Klimt

Jérôme : Qu'est-ce qui vous passionne ? Vraiment. C'est quoi vos marottes, vos passions ?

Arthur : L'art. Je suis un collectionneur d'art. Je peux prendre l'avion pour aller voir une expo.

Jérôme : C'est nouveau finalement ça, chez vous.

Arthur : 10 ans, 12 ans.

Jérôme : Avant, il n'y avait pas ?

Arthur : L'accès à l'art c'est aussi une éducation. J'ai pas grandi avec des tableaux autour de moi. On avait le calendrier avec les 3 chatons qui était dans la cuisine. Vous avez ça, les pompiers vous amènent ça, le calendrier avec 3 petits chatons dans un panier ? C'était ça la seule œuvre d'art chez moi.

Jérôme : Et puis à 30 ans...

Arthur : Et puis à 30 ans...

Jérôme : J'imagine, ça repart d'un complexe, je n'y connais rien, je ne sais pas quoi...

Arthur : Oui et je suis invité à des dîners, où les gens me parlent d'art, les gens discutent, et je me dis que j'aimerais bien en savoir un peu plus, je complexais un peu à l'époque, et j'ai



commencé à prendre des mecs, des collectionneurs, des gens qui travaillaient dans des musées, et leur demander de m'apprendre.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Oui.

Jérôme : Quoi, vous aviez rendez-vous avec eux dans un bar et ils vous parlaient d'art.

Arthur : Non, c'était différent, j'avais rendez-vous dans un musée, on faisait le tour du musée, ils m'expliquaient pourquoi La Joconde, pourquoi La Vénus de Milo. On a commencé avec les grands classiques au Louvres...

Jérôme : Mais pourquoi vous aviez envie ? Pour être à la hauteur dans les musées ? Non, pour être à la hauteur dans les dîners ?

Arthur : Pas du tout. Rien à foutre des dîners, c'est simplement parce qu'on veut tous être quelqu'un d'autre. Les brunes veulent être blondes, les chanteurs veulent être danseurs, les cheveux frisés veulent être raides, on a tous envie d'être différent, je ne sais pas pourquoi on se projette dans l'autre, j'ai toujours considéré que mon seul métier c'était ma langue et mon cerveau et que je ne savais rien faire de mes mains. J'ai toujours été admiratif des artistes, tout simplement. Mais ça peut être un sculpteur comme un designer de chaises. J'ai toujours été admiratif. Une des personnalités que j'aime le plus, c'est Philippe Starck par exemple. J'adore sa manière de penser, j'adore sa vision. Je ne sais pas si vous l'avez reçu dans votre taxi mais c'est brillantissime.

Jérôme : Non, on ne l'a pas encore eu.

Arthur : J'ai commencé à me passionner pour l'art et puis j'ai commencé à façonner mon propre goût, mon propre regard, au début j'ai adoré les grands classiques et maintenant j'essaie de voir, de collectionner, en tout cas d'aller aux expos des artistes pour lesquels je me sens le plus proche.

Jérôme : Qui par exemple ? Que vous avez découvert, que vous pouvez mettre en avant.

Arthur : Je peux prendre l'avion pour aller voir une expo de Gustav Klimt. J'aime Gustav Klimt. J'adore... si je devais avoir un seul tableau en face de moi avant de mourir...

Jérôme : « Le Baiser ».

Arthur : Non. « Le Baiser » c'est une sculpture de Rodin...

Jérôme : C'est un tableau de Gustav Klimt avec un homme et une femme qui s'embrasse au milieu d'une dorure.

Arthur : Oui, je connais mais je pensais que c'était « Le Baiser » de Rodin.

Jérôme : Non.

Arthur : Non, c'est Egon Schiele. C'est pfffff. Pour moi... en fait je l'ai découvert... ce sont les artistes torturés qui m'excitent le plus.

Jérôme : C'est ce que j'allais vous dire. Egon Schiele...

Arthur : Egon Schiele, Francis Bacon bien entendu...

Jérôme : Arrêtez, vous nous en dites trop sur vous là.

Arthur : Jean-Michel Basquiat, j'adore Basquiat.

Jérôme : Quand on aime Francis Bacon, Egon Schiele, Gustav Klimt, dans une moindre mesure, c'est qu'on est un potentiellement grand malade, je veux dire. Si ces gens-là nous touchent, ils l'étaient profondément je veux dire, donc dans leurs coups de crayons, dans leurs coups de pinceaux, il y a un truc qui nous parle qui est quand même un truc grave. Vous êtes



d'accord ? Vous avez vu les portraits d'Egon Schiele, des femmes ou de lui-même, c'est catastrophique.

Arthur : Ces autoportraits sont magnifiques. Sa manière de dessiner les mains, de dessiner les corps, de dessiner l'époque dans laquelle il vivait, ce type est mort très jeune de la syphilis, de décrire les pogroms, c'est un Juif qui a... je prends plus de plaisir à regarder Egon Schiele ou Bacon qu'à regarder un Monet. Je m'en fous quoi ! De voir des fleurs, je m'en fous.

Jérôme : Mais il y a plein de souffrance, vous êtes d'accord.

Arthur : Mais je pense que ce qui me touche chez eux c'est la manière d'exprimer leur souffrance, c'est leurs fêlures. Et tous les comiques que je connais, moi y compris, si on va sur scène c'est qu'on a des trucs à régler, on a des cicatrices à panser. Il n'y a aucun mec normal qui va s'enfermer pendant 11 ans à 4h du matin dans un bocal pour faire une émission de radio tout seul, à parler dans le vide. Ça n'existe pas.

T'aime bien toi, « Le déjeuner sur l'herbe » ?

Jérôme : Non mais ce qu'on a vu chez vous d'abord c'est un *entertainer*, un mec qui fait le con, on est bien d'accord, « Les Enfants de la télé », c'est un mec qui fait le con, qui divertit. C'est pas ça ?

Arthur : Oui. C'est un opportuniste qui a fait tout ce que j'ai fait au début pour rentrer dans un monde qui n'était pas le mien et puis les années passant, la liberté, le pouvoir de dire oui, de dire non, fait qu'on donne un nouveau sens à sa vie. Au début, vous savez, je vous ai dit, j'ai eu une enfance cool, je n'ai manqué de rien, mais on ne bouffait pas de la viande tous les jours chez moi. Vous voyez ce que je veux dire. Puis un jour, on m'ouvre une porte où c'est *open bar*, et bien il y a une boulimie, on prend, ça marche, on crée des boîtes, ça marche, puis un jour on se dit voilà, j'ai fait la moitié de ma vie, c'est bien, j'ai mis tout le monde à l'abri. Est-ce que je veux faire ça tout le temps ? Non. Qu'est-ce que je veux faire. Alors oui il y a le *one man show*, oui il y a des petites émissions sur le câble, oui il y a ma passion pour l'art qui me prend, c'est dévorant, c'est n'importe quoi d'ailleurs à ce niveau-là, je peux y passer mes nuits, j'adore ça, je collectionne ce que je peux mais voilà, je suis plus heureux chez les torturés. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, chacun sa nature.

Jérôme : C'est bon ça !

Arthur : Moi, vous me montrez, comment elle s'appelle cette œuvre d'art, le pique-nique, « Le déjeuner »...

Jérôme : « Le déjeuner sur l'herbe ».

Arthur : Je m'emmerde moi quand je vois ça. Je reconnais le talent de l'artiste mais je m'emmerde à mourir. Tu me sors un Basquiat...

Jérôme : C'est marrant parce que vous ne voulez pas vous exprimer sur Michèle Martin en disant qu'est-ce que les gens vont penser, mais vous en dites bien plus en disant ça.

Arthur : Oui mais qu'est-ce que tu veux qu'ils aillent raconter sur Internet ? Qu'Arthur dit qu'il s'éclate avec les torturés ?

Jérôme : Qu'Arthur n'y connaît rien. « Le déjeuner sur l'herbe » il s'emmerde.

Arthur : Ben oui, qu'ils aillent dire ça. Je m'emmerde. Pourquoi ? T'aime bien toi « Le déjeuner sur l'herbe » ? Tu kiffes ?



Jérôme : Non.

Arthur : Je m'emmerde.

Jérôme : Non, mon peintre préféré c'est Egon Schiele en fait.

Arthur : Moi on me dit : tu veux le plus beau des Renoir... Ben, Egon Schiele c'est magnifique, tout est beau. En plus c'est des artistes qui n'ont pas produit énormément, ils sont morts jeunes...

Jérôme : Moi je me suis posé la question. Je me suis dit : mais pourquoi tu aimes cette peinture ? Ça m'a troublé, de réaliser... quand j'ai commencé à comprendre ce qu'il peignait...

Arthur : Il est mort dans le caniveau, Egon Schiele. Il est mort de la syphilis, un jeune mec. En plus il s'est fait pomper par Gustav Klimt à mort. J'adore ces mecs-là.

Jérôme : Vous dites : c'est leur souffrance qui me touche.

Arthur : Non ce qui m'intéresse c'est comment ils arrivent à transcender ce qu'ils ont dans le bide pour en faire une œuvre d'art qui me touche donc c'est comme quand on va voir un bon film, ou quand on lit un bon bouquin, au bout d'un moment on se projette dans la personne, on se dit... un film est réussi, en tout cas moi c'est ce que je dis toujours, quand on prend une personne ordinaire et qu'on lui fait vivre une histoire extraordinaire. « Jason Bourne » pour moi c'est un film réussi. Tu vois ce que je veux dire. Je ne fais pas partie de ces mecs qui vont dire oui la Nouvelle Vague et tout... j'ai perdu assez de temps à répondre à ces conneries-là. Moi j'essaie d'être cache, tant pis quoi qu'on sortira de cette interview...

Jérôme : Oui ! Merde à la Nouvelle Vague, merde à Monet...

Arthur : Non, j'ai pas dit merde à Monet. J'ai dit : je m'ennuie en regardant un Monet. Il faut arrêter !

Jérôme : Vive « Jason Bourne » et Egon Schiele.

Arthur : Vive « Jason Bourne » et Egon Schiele, moi ça me va. Et « Very Bad trip » aussi.

Jérôme : Ah génial ! C'était tous des angoissés. On est d'accord, même au-delà de ça.

Arthur : C'était des créateurs. Albert Einstein était un grand angoissé, un grand hypocondriaque. On ne peut pas créer, de toute façon on ne crée que dans la souffrance. Il n'y a aucun mec qui est cool, qui est au bord de la mer, il fait beau, il a des belles gonzesses autour de lui, il mange à sa faim, et il sort une œuvre d'art majeure. C'est impossible ou je veux le voir. Ou alors c'est toute cette bande de défonçés du Pop Art que j'adore, les Warhol, Basquiat, Keith Haring,... tous ces mecs-là je les adore aussi, ils m'éclatent. C'est ce que j'essaie d'apprendre.

Demain peut-être que je ne serai pas là

Jérôme : C'est quoi vos angoisses principales ?

Arthur : Moi ?

Jérôme : Les vraies ?

Arthur : L'hypocondrie, ça on le sait. Et maintenant j'ai projeté mes angoisses sur mes enfants, c'est-à-dire que j'ai toujours peur d'avoir un enfant qui soit malade ou... Ça c'est mes vraies angoisses. Et la peur de la mort comme tout bon Juif qui se respecte...

Jérôme : Non, tout comme bon être humain qui se respecte.



Arthur : Non, il y en a qui disent qu'ils n'ont pas peur de la mort. Moi avant de dormir je me dis : demain peut-être que je ne serai pas là. Et quand j'ouvre les yeux je me dis putain j'ai gagné une journée. C'est toujours ça de pris.



Au-delà de l'œuvre d'art, il faut être passionné pour acheter un gros Botero

Arthur : Très bel endroit.

Jérôme : Oui.

Arthur : J'ai des petites adresses à Bxl mais j'avais pas ça.

Jérôme : Maintenant que vous avez bien craché sur Monet, vous pouvez prendre ça.

Arthur : J'ai pas craché sur Monet, j'ai dit que je m'emmerdais devant un Monet plus que devant un Egon Schiele. La déformation professionnelle ! Alors, dites-moi, c'est quoi ?

Jérôme : C'est que des femmes et vous devez me dire laquelle vous préféreriez.

Arthur : Laquelle est la mienne.

Jérôme : Attention, ce n'est pas des femmes normales. Ce sont des femmes peintes. Il y a qui ?

Arthur : Botticelli, Paul Cézanne, Delvaux... c'est déjà réglé hein.

Jérôme : Egon Schiele.

Arthur : Egon Schiele. La star. Egon Schiele. Ah, Modigliani, pas mal quand même. Pas mal. Botero ça ne m'intéresse pas. J'ai pas fait tout ce que j'ai fait dans ma vie pour voir des gros culs hein.

Jérôme : Oh !

Arthur : Autant dire la vérité.



Jérôme : Vous ne pouvez rien dire sur Michèle Martin, par contre vous pouvez dire j'ai pas fait tout ce que j'ai fait dans ma vie pour voir des gros culs.

Arthur : Non mais il faut quand même, au-delà de l'œuvre d'art il faut être passionné pour acheter un gros Botero. Il faut vivre avec quoi. Ingres. Gustav Klimt bien sûr. Andy Warhol. Picasso, voilà quelqu'un de torturé. Alors je prendrais dans l'ordre on a dit Egon Schiele, deuxième Modigliani et d'un autre côté il y a de quoi sauver le PIB de la Belgique là-dedans, il n'y a que des chefs-d'œuvre. J'admire le coup de crayon, j'aime beaucoup Botticelli, Paul Cézanne et tout mais quand même, prenez la différence entre voilà, j'essaie d'en trouver une qui a la même position... pour que les gens comprennent bien – enfin pour que les gens comprennent, de toute façon il n'y a rien à comprendre dans l'art – voilà, Paul Cézanne, donc là un peu grasse, très sympathique, les gens se battraient... ça doit coûter ça, 50 millions de dollars, ok...

Jérôme : Ça doit coûter 50 millions de dollars !

Arthur : A peu près, pour que les gens aient une idée parce que les gens ne savent pas combien un tableau comme ça doit valoir. Si ce n'est pas plus hein. Voire 100. Ça ! Egon Schiele.

Jérôme : Et ça vaut combien ?

Arthur : Je ne sais pas combien ça vaut, je pense que ça n'a pas de prix parce que ça n'existe pas. Le mec qui l'a n'osera pas le dire à son voisin tellement c'est magnifique. C'est pas ma préférée d'Egon Schiele. Et vous avez mis la moins trash, la plus grand public on va dire parce qu'il y en a...

Jérôme : Ben oui.

Arthur : Ah Gauguin. Franchement les gens se pâment devant Gauguin mais moi voilà, c'est comme pour tout. Question de goût.

Qui vous aimez en musique ?

Jérôme : Oui, il faut que ce soit torturé sinon ça ne vous plaît pas. Est-ce que le cinéma, est-ce que les romans, la musique, c'est la même chose ? Qui vous aimez en musique ?

Arthur : Si je dis ça, je vais me faire allumer...

Jérôme : C'est quoi ? Allez-y.

Arthur : Moi, j'aime bien écouter Radio Nostalgie. C'est à ça que tu vois que t'as vieilli, quand tu écoutes Radio Nostalgie et que tu kiffes les chansons. Tu vois ce que je veux dire. Je suis plus vieux que toi, j'ai 45 ans, je connais toutes les chansons qui passent sur Radio Nostalgie. Oh oui, je vais faire une réponse très classe, j'écoute du jazz et j'aime beaucoup Cole Porter. Voilà. Mais en réalité, je fais 200.000 km par an...

Jérôme : Je kiffe Nostalgie.

Arthur : J'écoute Nostalgie, j'adore, j'aime les chansons populaires. Voilà, si on doit rentrer dans mon Ipod on trouvera plus Massive Attack et Joe Starr ou certains DJ belges ou Ghinzu parce que j'adore le rock et que j'ai une radio rock mais non j'ai des goûts très populaires.

Jérôme : Oui, ça j'aime bien chez vous : j'adore le rock et j'ai une radio rock. Vous avez Oui FM, que vous avez rachetée à Richard Branson.

Arthur : Exactement. Et qui me l'a vendue parce que j'aimais le rock.



Jérôme : Pourquoi vous avez racheté une radio ? Vous n'en avez pas besoin à priori. Enfin, je veux dire vous dites vous-même, j'ai mis tout le monde à l'abri, maintenant je vais faire du one man show et vous rachetez quand même une radio.

Arthur : Dans notre société de consommation, heureusement qu'on n'achète plus uniquement que quand on a besoin, sinon on achèterait rien. Moi j'ai besoin de rien. J'ai acheté une radio parce qu'elle était... - C'est génial, elles vont plus vite que la voiture, bonjour, c'est fou, les gens m'aiment bien en Belgique. Surtout les filles. Il n'y a que des filles dans la rue en fait. – J'ai acheté cette radio parce qu'elle était en train de faire faillite et que c'est une radio historique et je me suis dit, en tant qu'animateur radio, le pied suprême c'est d'avoir sa radio. Tout simplement, franchement.

Jérôme : Et vous y travaillez ?

Arthur : Non.

Jérôme : Pourquoi ?

Arthur : Parce que je pense que je ne peux pas être joueur et entraîneur en même temps. Donc j'ai mis des très bons gars, un très bon directeur et une très bonne directrice qui s'en occupent à merveille et c'est super sympa quand t'es dans ta bagnole d'écouter ta radio et en plus c'est une radio rock, je leur ai donné une ligne éditoriale rock. Alors ce n'est pas la radio n° 1 en France, c'est sûr, elle ne le sera jamais mais en tout cas c'est la dernière radio, nous sommes les derniers Mohicans à passer les Doors, Jimmy Hendrickx...

Jérôme : Il y avait ça en Belgique.

Arthur : Oui, c'est Classic 21 ?

Jérôme : Avant il y avait Radio 21, une radio sur laquelle je bossais, et qui faisait ça. Ils passaient non seulement les nouveautés, mais aussi...

Arthur : Et il n'y a plus ?

Jérôme : Elle a splitté en 2 radios. Il y a Classic 21 et Pure FM. Ils ont fait, en schématisant, un peu les vieux, un peu les jeunes.

Arthur : Oui. Et c'est pop rock.

Jérôme : Ce qui est dément, c'était quand c'était mélangé.

Arthur : Je vous dis, c'est la seule radio en France où on écoute les Kings, où on écoute les Stones en boucle. On écoute la nouvelle génération de rock, Muse ou un peu plus ancien Lenny Kravitz, mais on est très ancré rock et dans ta bagnole tu entends « Sympathy for the Devil » et t'es le roi du monde.

Jérôme : Et là tu te dis j'écouterai bien Jean Ferrat, je vais sur Nostalgie.

Arthur : Non sur Nostalgie, moi ce que j'aime, parce que j'écoute Nostalgie la nuit quand je rentre de tournée, donc c'est Nostalgie Dance, tous les tubes discos des années 80. Et comme je surveille la route, j'ai quelqu'un qui conduit quand je rentre...

Jérôme : Ah, voilà.

Arthur : Ah voilà, les gens me reconnaissent, c'est fou hein !

Jérôme : Ça fait 25 ans que vous squattez.

Arthur : Mais d'abord, ils voient d'abord le taxi hein. Je pense qu'ils reconnaissent l'émission de télé et après ils se disent : qui est dans l'émission ? (il ouvre sa vitre – parle avec des passants...).



Vous êtes tout le temps sollicité

Jérôme : Ça vous plait encore ?

Arthur : Ça ne me déplaît pas.

Jérôme : Bien sûr.

Arthur : Je ne dis pas qu'il y a des matins, quand je me lève, je suis crevé, j'ai mal dormi, j'ai des soucis, comme tout le monde d'ailleurs, comme tout un chacun et que je me retrouve avec plein de gens, des fois j'ai envie de dire : putain...

Jérôme : C'est tout le temps ? Si vous sortez dans la rue à Paris ?

Arthur : C'est jamais agressif, c'est gentil.

Jérôme : Non mais c'est tout le temps, vous êtes tout le temps sollicité.

Arthur : Ça a un avantage et un inconvénient. Parfois c'est un inconvénient parce qu'on a envie d'être peinarde, surtout quand je suis avec mes enfants, je me balade et tout ça, mais l'avantage c'est quand on a un bouton sur le nez, on est de mauvaise humeur, on se dit regarde, pourquoi tu te plains. Donc voilà, ça fait partie du métier. Et quand vraiment j'ai ... ou je n'en peux plus, pas à cause des gens mais parce que je suis... j'ai envie de me concentrer, d'être avec mes enfants, j'habite pratiquement 1/3 de mon temps à New York, et dans Soho, y'a personne qui me reconnaît, hein !

Jérôme : Vous habitez 1/3 de votre temps à New York.

Arthur : Oui, j'habite Mercer Street, j'ai des bureaux là-bas, j'y travaille. Et je vis à New York.

Jérôme : Le Mercer Hotel, c'est très beau.

Arthur : C'est un mec qui s'appelle André Balazs qui a fait cet hôtel et l'immeuble dans lequel j'habite a été développé par ce type-là aussi.

Jérôme : Moi j'aime bien la rue juste à côté qui s'appelle Mulberry Street. Vachement beau hein ! Pourquoi êtes-vous allé habiter là-bas ?

Arthur : Parce qu'avant j'étais à Los Angeles, j'ai travaillé beaucoup à L.A. et qu'en fait le décalage horaire de L.A. est trop violent et quand on part 10 jours, il faut autant de jours pour se remettre, alors que N.Y. c'est 7 heures, ça va très vite.

Jérôme : Mais qu'est-ce que vous faites à L.A. ? Parce qu'à priori vous êtes producteur et animateur télé...

Arthur : On produit des films aux Etats-Unis.

Jérôme : Maintenant vous produisez des films. Et vous produisez des films en France et aux Etats-Unis !

Arthur : Oui. J'ai un film qui sort là, qui s'appelle « Les Tuche ». Qui sort avec Jean-Paul Rouve et Isabelle Nanty, j'espère un film qui va beaucoup plaire, l'histoire d'une famille qui a gagné au Loto et qui se retrouve à Monaco. Ils n'ont pas le *dress coat*, c'est une comédie très drôle. Et avec mon associé, nous avons sorti il y a quelques mois un film qui s'appelle « Source code »... Avec Jake Gyllenhaal.

Jérôme : De Duncan Jones.

Arthur : Exactement. Le fils de Bowie, qui a fait un énorme carton planétaire. Et nous sortons le 6 juillet le prochain film de Tom Hanks avec Julia Roberts. Je dis « nous » parce que moi je ne fais pas grand-chose pour être honnête. C'est lui qui fait tout.



Jérôme : C'est votre boîte. C'est ça.

Arthur : Je suis associé avec la personne qui s'occupe de tout faire.

Jérôme : Ça s'appelle ?

Arthur : Ça s'appelle Vendome Picture. Je lis le scénario, je vais saluer les comédiens sur le tournage et je fais le *red carpet*. Et si le film marche, c'est grâce à moi, et si le film ne marche pas je dis : ah ben je fais rien. Non, je dois reconnaître le talent du type avec lequel je travaille qui s'appelle Philippe Rousselet, qui est un mec brillant et qui fait 120 % du travail. Moi je fais comme on dit le *schmusing*.

Jérôme : Le ?

Arthur : *Bullshit*. Je vais sur le plateau, bonjour... On ne peut pas tout faire. Ce serait mentir de dire que je fais tout. J'ai une radio, je m'en occupe suffisamment, mais au *day to day* comme on dit, c'est pas moi qui m'en occupe.

Jérôme : Bien sûr. C'est pas gérable.

Arthur : Je ne peux pas, je suis en Belgique, dans un taxi, comment vous voulez que je gère tout le bordel.

Je ne suis pas dispersé, je suis quelqu'un qui crée

Jérôme : Ce que vous faites par contre au *day to day*, c'est vraiment votre spectacle.

Arthur : Non. Au quotidien je gère, je chapeaute l'ensemble de mes activités.

Jérôme : Ça vous plaît d'être dispersé ?

Arthur : Je ne suis pas dispersé.

Jérôme : Vous ne pourriez pas faire sans ? Vous voyez ce que je veux dire par « dispersé », le fait d'avoir un peu des affaires partout.

Arthur : Non, au contraire parce que chaque activité apporte quelque chose à l'autre. Alors en tant que producteur cinéma, je réfléchis déjà à la production d'un film, à comment on va le *marketer* pour que la promo soit super en télé. En tant que patron d'une radio, j'essaie de montrer des synergies entre les films que je sors et les émissions qui vont faire la promo des films que je sors. Tout ceci à un lien.

Jérôme : C'est ce qu'on a beaucoup reproché à Vivendi, à Universal à un moment quand ils avaient l'Olympia, Universal et des maisons d'édition etc...

Arthur : Ça ne les a pas empêchés de continuer.

Jérôme : Non mais vous comprenez que c'est dangereux pour la culture si peu d'hommes possèdent la chaîne.

Arthur : Oui mais enfin les gars... moi j'ai deux films par an, trois parfois. Donc je ne mets pas la culture en danger. J'aimerais bien mais malheureusement non.

Jérôme : C'est marrant parce qu'en France vous faites des comédies et aux Etats-Unis vous produisez « Source Code » qui est loin d'être une comédie.

Arthur : « Larry Crowne » c'est une comédie. Le film avec Julia Roberts et Tom Hanks, c'est une comédie.

Jérôme : C'est une comédie celui-là ?

Arthur : Oui. Non, « Source code » c'est parce qu'avant de produire un film, on s'attache les talents d'un mec formidable qui est Duncan Jones, à la base c'est ça l'histoire, et puis



l'histoire est incroyable, moi j'ai lu le scénario, j'ai rien compris. La première fois. Je l'ai lu 10 fois. Mais je vous dis, dans ces activités-là, comme on dit, c'est *sleeping partner*. J'accompagne le développement de cette aventure, si je peux aider, j'aide du mieux que je peux, mais je donne mon avis sur l'affiche mais personne ne m'écoute. Mais j'ai suffisamment de recul. Et puis parce que pour être producteur à Hollywood, il faut être là-bas du matin au soir, avoir les réseaux qu'il faut et je n'ai ni le temps ni le talent, ni le rationnel pour faire tout ça et j'ai un associé qui le fait à merveille. Qui est d'ailleurs un excellent producteur en France. C'est lui qui a produit « Les filles du 6^{ème} étage ».

Jérôme : Avec Lucchini. C'était très bien.

Arthur : Exactement. Il avait produit d'ailleurs « Lord of War », le film avec Nicolas Cage. Je touche à tout, j'aime bien, c'est compliqué, c'est-à-dire que parfois je dois présenter mon groupe pour expliquer ce que je fais, et c'est vrai que c'est une vraie disparité mais quand on met tout à plat on s'aperçoit qu'il y a un fil conducteur qui est la création de contenu et donc le développement d'idées, de formats, de concepts, de scénarios, de scripts, de sketches... Voilà. Moi je suis quelqu'un qui crée.

Woody Allen, c'est devenu très bobo

Jérôme : Vous pouvez prendre des petites boules là, des petites boules jaunes.

Arthur : C'est quoi ? C'est des Kinder ?

Jérôme : C'est des phrases dites par des personnages célèbres, vous devez juste dire qui.

Arthur : Oh... « Ce n'est pas que j'ai vraiment peur de mourir mais je préfère ne pas être là quand ça arrivera ». Woody Allen.

Jérôme : Tout à fait.

Arthur : C'est ça ?

Jérôme : Oui. Il vous plaît Woody Allen ?

Arthur : J'aime beaucoup mais je trouve que c'est devenu très bobo. Moi je préférerais les premiers là, « Tout ce que vous voulez savoir sur le sexe sans jamais oser le demander ». Là le dernier c'est à brûler. Je me suis endormi !

Jérôme : J'ai bien aimé, moi.

Arthur : Et tout le monde a adoré. Extraordinaire ! L'idée est formidable. D'ailleurs je pense que c'est après avoir vu ce film qu'inconsciemment je me suis retrouvé à acheter un gramophone, mais pffff à part 2, 3 vanes, je ne sais pas...

Jérôme : C'est pas un film basé sur la vanne, c'est un film basé sur l'insatisfaction qu'on a toujours d'être dans notre époque, c'était mieux avant...

Arthur : Oui, je trouve que l'idée de se retrouver avec tous ces grands artistes, ces grands génies...

Jérôme : Donc, le personnage rencontre Hemingway, Fitzgerald...

Arthur : Oui... exactement. On a envie que ça aille plus loin que juste « ils ont bu un verre ». Voilà. A un moment il dit : je vous présente Pablo Picasso. J'ai envie que ça continue, quoi ! Non c'était pas Pablo Picasso, c'était...

Jérôme : Dali.

Arthur : Salvador Dali.



Jérôme : Rhinoceros !

Arthur : Exactement. (Bonjour...). Mais ça devient après cliché. Je me suis tellement éclaté à voir « Very bad trip » ! Voilà, la légèreté, la décadence.

Jérôme : Le 2.

Arthur : J'ai aimé le 1 plus que le 2, parce que le 1, il y a l'effet de surprise. Le 2, je me suis marré encore comme un idiot. De toute façon moi dès que c'est un peu « pipi caca », vous l'avez vu chez l'herboriste... Alors, j'en prends un deuxième ? « Je veux être incinéré, je veux que 10 % soit versé à mon impresario comme il est écrit dans mon contrat ».

Jérôme : Autre Juif.

Arthur : Heu... je vais trouver.

Jérôme : Elle n'est pas mal la phrase, franchement.

Arthur : Oui. Ce n'est pas, un mec qui fait de l'humour ? Un stand up ?

Jérôme : Oui mais...

Arthur : Il est mort ?

Jérôme : Oui.

Arthur : C'est pas Lenny Bruce ?

Jérôme : Non. C'est Groucho Marx.

Arthur : Groucho Marx. Voilà.

Jérôme : 1 sur 2, c'est pas mal.

Arthur : J'aurais pu trouver, putain. Pourquoi j'ai pas cherché ? Mauvais perdant en plus. Alors, « Lorsqu'on devient célèbre il faut se choisir un ou deux amis et se contenter d'imaginer le reste ». Je ne sais pas de qui c'est mais c'est très joli, et c'est tellement vrai. En fait, il ne faut pas se choisir un ou deux amis, il faut avoir un ou deux vrais amis et se contenter d'imaginer le reste. Donnez-moi un indice.

Jérôme : Suisse. C'est pas Roger Federer, hein !

Arthur : Un Suisse. Un humoriste ? Un humoriste suisse ?

Jérôme : Chapeau.

Arthur : Oui, Charlie Chaplin.

J'ai pas beaucoup d'amis, ils se comptent sur les doigts de la main

Jérôme : C'est vrai que pour l'amitié, c'est compliqué ? Parce que vous dites que c'est compliqué quand l'argent vient très vite, la célébrité vient très vite, c'est un tourbillon, est-ce que pour l'amitié c'est aussi très compliqué ?

Arthur : C'est sûr. Oui, parce que c'est un métier où tu as beaucoup d'amis très facilement. Mais comme dans tous les métiers. Dans toutes les vies. Tu as des moments de haut et de bas et tes amis, c'est quand ça va mal que tu les connais, que tu les retrouves, qu'ils sont là. Et moi j'ai la chance d'avoir des amis d'école encore. Des potes d'enfance. J'ai pas beaucoup d'amis, ils se comptent sur les doigts de la main, 4, 5, mais je sais que s'ils ont besoin de quoi que ce soit je traverserai la planète dans la minute.

Jérôme : Dans le métier vous ne vous êtes pas fait de vrais amis ?

Arthur : Si, un.

Jérôme : Après toutes ces années.



Arthur : Un vrai ami. Depuis 21 ans, qui est Dany Boon. On s'est connu à nos débuts, donc c'est pas vraiment dans le métier. On s'est connu par le métier mais on était tous les deux des débutants...

Jérôme : Vous avez même échangé votre psy.

Arthur : Non, il m'a prêté la sienne, je ne lui ai jamais rendue. Oui, c'est grâce à lui... Il y a un bouquin où il est marqué mini-psy. Là. C'est grâce à lui que j'ai rencontré la personne qui s'occupe de moi.

Avec l'analyse, on remet les choses en ordre

Jérôme : Quoi ? Il y a quelques années vous n'allez pas bien, soit, c'est lui qui vous donne le coup de main, qui vous fait rencontrer cette femme qui visiblement change votre vie.

Arthur : Disons que c'est en 2005, on joue un spectacle, Dany et moi, qui s'appelle « Le diner de cons », 2005-2006, ça se passe à merveille, on joue 200 représentations qui sont vendues avant qu'on démarre, c'est 200.000 billets, un des plus gros cartons de tous les temps, Dany cette année a fait « Les Chtis », c'est mon meilleur ami, c'est mon voisin de pallier, mon frère, je viens de vendre Endemol, je ne digère toujours pas le nombre de zéros qu'il y a sur le chèque, je suis heureux, j'ai des enfants, tout va bien, une belle femme, et en fait, je ne sais pas pourquoi tous les soirs, avant de monter sur scène, je suis allongé, tétanisé, dans le canapé de ma loge, en pleine dépression sans aucune raison, enfin, sans aucune raison... mais moi je ne comprenais pas. Et je joue mon spectacle, et je finis, je suis triste, je rentre chez moi me coucher alors que tous vont faire la fête tous les soirs et chaque jour j'ai un post-it sur le miroir de ma loge que m'envoie Dany avec marqué : « Appelle cette personne ». Je prends le post-it et le jette à la poubelle, et au bout de 20 post-it j'ai appelé et je suis allé voir cette personne. Et je pense que quelque part, elle m'a sauvé la vie. Pas la vie dans le sens où je suis suicidaire du tout, j'ai trop peur de la mort pour y penser une seconde, mais en tout cas elle m'a permis de sortir la tête des nuages. Parce que l'analyse quelque part, c'est quoi ? On rentre dans un placard où c'est le bordel et on range tiroir par tiroir, on archive quelque part, on fait un vide grenier ça s'appelle, on remet les choses en ordre, on essaie de comprendre pourquoi on est comme ci, comme ça, qu'est-ce qui est dans notre inconscient et depuis des années, dans le fond de nous qu'est-ce qu'on trimballe qui nous met dans cet état.

Jérôme : Vous avez réussi à mettre le doigt sur certaines choses ?

Arthur : Ma tête est un champ de ruines, mais ça s'améliore. En tout cas, je ne suis plus dans l'état où j'étais avant.

Jérôme : Mais vous avez l'impression de le sentir se liquéfier, se désordonner, se détruire, le petit gamin ?

Arthur : Je n'avais plus beaucoup de goût à rien. Je pensais que c'était parce que j'étais blasé. Comme j'ai eu tout très vite, je pensais que j'étais blasé. Partir en vacances ça me faisait chier, voir un Monet ça me faisait chier, je n'avais plus de goût à rien et je ne comprenais pas pourquoi parce que c'était une époque où je pouvais m'offrir tout ce que je voulais et rien ne m'intéressait. Je restais chez moi affalé sur un canapé sans raison. Et puis voilà, heureusement que ça m'est arrivé, j'avais 38 ans et c'est là que j'ai dit voilà, j'arrête, je vais faire ce que j'ai dans le bide et je vais aller sur scène. Et ma rédemption...



Jérôme : C'était ça qui vous travaillait ?

Arthur : Je ne pense pas mais je pense que d'avoir quitté ce ghetto de luxe qui est Paris, d'avoir découvert que le périphérique c'était la frontière de la France, que la France démarrait au-delà du périph, eh bien ça m'a remis les pieds sur terre. Voilà, j'avais besoin de me recentrer sur ce que j'étais vraiment, sur ce que je voulais vraiment faire. J'en avais marre d'être le mec dans la presse people sur un yacht avec Estelle, on ne me voyait que dans des belles bagnoles, des beaux avions, ou des beaux bateaux, j'étais devenu une espèce de cliché de tout ce que je détestais et que je ne voulais jamais être. Quand je l'ai été, j'étais très content d'être sur le bateau hein...

Jérôme : Carrément.

Arthur : Mais à un moment je me suis dit j'ai des enfants, qu'est-ce que je sais ? Je crois qu'à 40 ans les gens se posent la question de changer de femme, moi j'ai voulu changer de boulot, mon démon de midi ça a été de changer de boulot.



Je me sentais piégé

Jérôme : C'était quoi la futilité de la vie qui a un moment vous a... en tout cas ce que vous faisiez de votre vie qui pouvait paraître futile ?

Arthur : Non, c'était pas ce que je faisais de ma vie, c'est ce qu'on disait de ma vie qui me rendait dingue. Moi, à une époque, y'a pas un matin où je me levais, j'étais pas dans le journal. Je me sentais piégé. J'allais en vacances, j'étais en photos. J'allais chercher mon fils à l'école, j'étais en photos. Alors évidemment, je sortais d'une époque où je venais de réussir, j'étais comme tous les blaireaux, j'étais allé à St Tropez direct sur un yacht, j'assume mes erreurs, mais je me disais, j'ouvrais le journal, mais c'est pas moi ! Et pourtant les gens ça les



faisait rêver. Waw, il est avec Estelle, sur un yacht, ils font du jet ski, il y a des copains célèbres sur le bateau et tout, et moi j'ouvrais le journal, putain, c'est pas moi. Je ne me voyais plus dans le miroir. Donc je suis parti, j'ai repris une école qui s'appelle l'école de l'humilité, je suis parti dans les petits théâtres de France, de 50 personnes, à essayer un nouveau métier qui est de les faire rire. D'où ma satisfaction aujourd'hui quand je joue au Forum de Liège ou à Forest National, voilà c'est la satisfaction du travail accompli et une fois de plus, comme je disais tout à l'heure je suis la preuve que quand on veut y arriver, on peut y arriver.

Jérôme : Carrément. Et donc ce passage à la scène, il avait quelque chose de vital ?

Arthur : J'avais besoin de me sentir vivant, ça c'est sûr. J'avais l'impression d'être, je ne sais pas, c'est le genre de chose que j'exprime chez ma psy...

Jérôme : Oui bien sûr.

Arthur : J'ai besoin d'avoir peur, j'ai besoin d'avoir mal au bide. Ma vie a été pleine d'airbag. A la télé y'a des airbags, si je ne suis pas drôle on coupe au montage, ou on rajoute des rires, le public applaudit, je suis maquillé, bien coiffé. Il y a des airbags partout, on a envie de se cogner. On a envie de rentrer avec des bleus. Les bateaux sont plus à l'abri dans les ports mais c'est pas fait pour ça, c'est pour aller en pleine mer.

J'ai toujours eu du succès avec les filles

Jérôme : Et les jolies femmes ? Parce qu'il y avait une photo de vous sur une des affiches de spectacle, je me souviens, et vous n'étiez pas le canon de l'école à 16 ans, quand les jolies femmes ont commencé... ben oui...

Arthur : C'est vrai.

Jérôme : Comme la plupart d'entre nous je veux dire... pas moi non plus donc... quand les jolies femmes ont commencé à vous regarder, ça fait quoi ?

Arthur : C'est super ! Ce qu'il faut c'est juste ne pas croire que c'est un attrait physique. Mais moi j'ai toujours eu du succès avec les filles, pas les plus jolies, mais j'ai eu du succès avec les filles, non mais à un moment on fait ce qu'on peut, mais parce que j'étais sympa, marrant, et qu'au bout d'un moment les filles se disent bon, lui il est beau mais je me fais chier avec lui, lui il est peut-être moins beau mais qu'est-ce qu'on se marre. Donc c'est ça, j'ai toujours été entouré de filles, de copines et tout. Maintenant c'est vrai que je suis un veinard, j'ai eu la chance de partager ma vie avec des femmes très, très belles, mais pas uniquement.

Jérôme : Evidemment.

Arthur : C'est pour ça que je n'aime pas Botero. Enfin, j'aime bien mais j'en n'ai pas chez moi. Mais non...

Jérôme : C'est clair que celle de Modigliani est...

Arthur : Oui, celles d'Egon Schiele sont un peu anorexiques, on dirait que celle qui serait idéale pour être peinte par Egon Schiele aujourd'hui ce serait Kate Moss. Moi je collectionne les photos de Kate Moss depuis 10 ans maintenant, j'ai une énorme collection de photos de Kate Moss, j'étais dans un délire où... en fait je collectionne énormément la photo. Je suis



passionné par la photo. J'étais convaincu que Kate Moss c'était la nouvelle Maryline, la dernière icône, et j'ai l'impression que c'est la dernière icône.

Jérôme : Elle est incroyable.

Arthur : Et je collectionne les photos d'elle par les plus grands photographes de la planète.

Jérôme : Ah oui. Donc vous achetez aux quatre coins du monde les tirages originaux des photos de Kate Moss.

Arthur : Oui. Newton, Paolo Roversi...

Jérôme : Faut monter une expo maintenant.

Arthur : Ben y'a un mec qui m'a piqué l'idée, qui a fait ça il y a quelques mois à Paris. Mais c'est compliqué, j'ai une vie de fou... Collectionner les photos d'une gonzesse c'est très bizarre. Pourtant je l'ai rencontrée, elle ne casse pas trois pattes à un canard hein.

Jérôme : Non hein ! Je l'ai vue aussi, c'était pas si terrible.

Arthur : C'est pour ça que c'est une icône, parce que comme Maryline Monroe, dès que la lumière s'allume c'est un ange.

Jérôme : Donc pas Monet, pas Kate Moss.

Arthur : Non mais j'en prendrai un si vous me l'offrez....

Jérôme : Allez une autre boule.

Le vrai humour juif

Arthur : Alors... « Deux choses sont infinies, l'univers et la bêtise humaine, mais en ce qui concerne l'univers je n'en ai pas encore acquis la certitude absolue ». C'est très joli. Je ne sais pas qui a écrit ça, mais c'est très joli.

Jérôme : Albert Einstein.

Arthur : J'aurais pu trouver, avec « univers ».

Jérôme : Qu'un mec aussi intelligent dise ça...

Arthur : Il était vachement drôle, Einstein. Il était très marrant, ce mec. Dites donc, vous avez remarqué que depuis tout à l'heure c'est que des Juifs. Je dis ça mais je ne dis rien. Groucho Marx, Woody Allen...

Jérôme : On l'a fait exprès. Le vrai humour juif.

Arthur : Vous auriez pu mettre une phrase de Dieudonné. Franchement.

Jérôme : Michèle Martin, vous ne voulez pas, mais Dieudonné vous voulez bien.

Arthur : « Après 30 passés à étudier la psychologie féminine, je n'ai toujours pas trouvé de réponse à la grande question : que veulent-elles au juste ». C'est magnifique ça.

Jérôme : Quand vous saurez de qui c'est, c'est encore plus beau.

Arthur : C'est vrai ? Alors... Donnez-moi un indice.

Jérôme : Ça a l'air ridicule hein, « que veulent-elles au juste ».

Arthur : Oui.

Jérôme : Mais il est très intelligent. Certains disent qu'il a potentiellement foutu la merde dans le 20^{ème} siècle mais ça reste un grand homme. Votre psy le connaît assez bien je pense.

Arthur : Alors, ça doit être Lucian Freud.

Jérôme : Sigmund.

Arthur : Sigmund oui, pardon. Lucian c'est l'artiste peintre, je suis bête. Sigmund Freud.



Jérôme : Sigmund Freud. « Que veulent-elles au juste ».

Arthur : Lucian Freud, n'importe quoi. Il a mis le bordel oui. Lui et Lacan ils ont mis un beau bordel.

Jérôme : Quand même, hein !

Arthur : Mais pas mal quand même. Moi j'y croyais pas. C'est Woody Allen qui m'a rendu, on va dire, qui m'a donné cette image des psys. C'est pour ça que je ne voulais jamais allé voir un psy parce que je trouvais que c'était un gag.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Ben oui parce que Woody Allen c'est... - Tiens voilà Kate Moss. Ah non c'est pas Kate Moss. Audrey Marnay – Non, je disais Woody Allen avait une image très parodique de la psychologie et de la psychanalyse et je me suis dit j'ai l'impression d'être Woody Allen qui allait chez la psy la première fois.

Jérôme : Vous êtes en psychanalyse depuis combien de temps ? 15 ans. L'an prochain, j'essaie Lourdes.

Arthur : Non, mais je pense que c'est aussi un moment à soi. C'est bien d'avoir un moment où vous parlez à quelqu'un qui s'en fout de vous. C'est ça qui est génial. C'est le côté où la personne n'en a rien à foutre de vous.

Jérôme : Tous en fait.

Arthur : Comment ?

Jérôme : Tous mais ils essaient de ne pas nous le montrer.

Arthur : Tous, mais après vous il y en a un autre quoi.

Seinfeld, Lenny Bruce, Eddie Izzard..

Arthur : Jerry Seinfeld .

Jérôme : Vous aimez ?

Arthur : Oui, je ne suis pas... je ne fais pas partie de ceux qui sont les agités de Seinfeld, j'ai un autographe de Jerry Seinfeld dans mon bureau que m'avait offert Gad il y a quelques années mais je préfère plus Seinfeld dans la série qui a marqué...

Jérôme : Qu'en stand up.

Arthur : Qu'en stand up parce j'aime bien ce qu'il fait mais bon il y a des jeunes mecs décadents, il y a de la folie en ce moment aux Etats-Unis, comme ne France, il y a des mecs...

Jérôme : Genre ?

Arthur : Moi si je dois dire qui est le mec dans le monde anglo-saxon mon préféré, je suis fou de joie parce que j'ai fait sa connaissance, on est devenu potes, c'est Eddie Izzard.

Jérôme : Qui ?

Arthur : Eddie Izzard.

Jérôme : Je ne connais pas.

Arthur : C'est le plus grand. Le plus grand du monde. Pour vous donner un exemple, c'est le seul qui fait Wembley. Il a été classé comme le 3^{ème} mec le plus drôle de tous les temps.

Eddie Izzard. Il s'était fait connaître parce qu'il était... il a fait deux spectacles en travesti, alors qu'il n'est pas transsexuel. Il s'est travesti, à mon avis pour choquer, pour faire réfléchir



les gens et ses spectacles le plus drôles du monde. Eddie Izzard c'est impossible que vous ne savez pas qui c'est.

Jérôme : Je vous assure que je ne connais pas.

Arthur : C'est le plus grand. Je l'adore. Comme Lenny Bruce. J'adore Lenny Bruce. Mais Seinfeld, j'aime beaucoup mais si on devait me dire voilà qui je préfère chez les anglo-saxons, j'adore ces mecs.

Le tennis et les sushis

Arthur : Un livre sur les sushis.

Jérôme : Ah oui j'ai ça.

Arthur : J'ai mangé beaucoup de sushis. J'étais persuadé que ça faisait maigrir.

Jérôme : C'est vrai ?

Arthur : Oui, jusqu'à ce qu'on m'explique que c'est ce qui fait le plus grossir.

Jérôme : Oui, c'est calorique.

Arthur : J'ai adoré les sushis. Ça a été une révolution quand c'est arrivé en Europe ça. Au début c'était une élite, ça a été démocratisé, c'est comme le tennis.

Jérôme : Vous faites du sport ?

Arthur : Oui. Très peu. Je fais 2h de spectacle tous les soirs. Je fais un peu de cardio. J'ai pas le temps, quand est-ce que vous voulez que je trouve le temps de faire du sport.

Jérôme : Arrêtez de courir !

Arthur : Hein ?

Jérôme : Arrêtez de courir.

Arthur : Si au contraire il faudrait que je me mette à courir. Si je veux faire du sport.

Jérôme : Pour se mettre à courir, il faut vous arrêter de courir.

Arthur : Oui mais j'aime bien, ça m'amuse bien.

Jérôme : Vous pensez que c'est une drogue à la longue ?

Arthur : Non je ne crois pas. Parce que ça s'arrête, ça fait du bien, quand on part en vacances on décompresse et on décroche 1 mois. Par exemple cet été, je vais me prendre 3 semaines, 1 mois, franchement pendant ce mois-là la terre peut s'écrouler, je n'irai jamais faire un plateau télé ou une interview. Moi j'arrive à cloisonner. Quand je suis avec mes enfants, il peut y avoir Fukushima à côté, je ne décroche pas le téléphone.

Jérôme a perdu l'équipe

Arthur : On arrive là ? On est avenue Louise.

Jérôme : Oui. Je les ai perdus.

Arthur : Ils ont tourné à droite.

Jérôme : Je pense.

Arthur : Je les ai vus tourner à droite. Je vais baisser la vitre parce qu'il fait très chaud. Ça fait longtemps que tu fais cette émission ?

Jérôme : 5 ans. 6 ans.



Arthur : Elle est très populaire. Tout le monde en a parlé quand j'ai dit que je faisais l'émission. Tout le monde en a parlé.

Jérôme : Ça se passe bien. Je faisais de la radio puis j'ai fait ça.

Arthur : Sur quelle radio ?

Jérôme : J'étais sur Radio 21.

Arthur : Ouï FM, écoute sur Internet, c'est vraiment...

Jérôme : Je connais bien.

Arthur : Ça marche pas, enfin ça marche, ils ne perdent pas d'argent mais ça ne montera jamais.

Jérôme : C'est difficile. Les formats musicaux sont devenus difficiles.

Arthur : Oui et surtout tu ne peux pas lutter contre les formats, les 25-40 ans ont besoin d'infos donc si tu n'as pas... en ce moment, entre la révolution au Moyen Orient et tout le merdier qu'on est en train de découvrir...

Jérôme : Oui, si tu n'as pas une grosse rédaction...

Arthur : T'es mort.

Jérôme : C'est foutu.

Arthur : C'est-à-dire que nous on a des intermédiaires, tous les 15 jours on a les audiences, tu peux passer d'une audience à l'autre, de +3 à -3 juste parce qu'il y a eu un tremblement de terre au Japon et d'un coup le public va passer à autre chose.

Jérôme : Oui chez nous aussi, je pense, c'est devenu exactement la même chose. Et c'est impayable une rédaction aujourd'hui.

Arthur : En tout cas pas dans une petite radio comme la mienne.

Jérôme : Je vais rallumer mon téléphone, ils vont essayer de me téléphoner...

Et le cinéma ? « Forrest Gump »

Jérôme : Et le cinéma, ça vous intéresse ?

Arthur : En tant que comédien ?

Jérôme : Oui.

Arthur : Non.

Jérôme : Pourquoi ?

Arthur : Pour deux raisons. La première c'est que je pense, en toute objectivité, que pour être un bon comédien de cinéma, il faut à la fois savoir bien pleurer et bien mourir et que moi j'ai une tellement grosse image télé que quelle que soit la dramaturgie du film, si je meure en faisant ahrrrrrrrr, tout le monde va éclater de rire dans la salle. Ça, c'est la première raison. La deuxième chose, c'est qu'il faut être patient pour faire du cinéma parce qu'on peut attendre 8 heures avant de faire une prise, et ça aussi pareil, j'ai pas la patience et deuxièmement on me propose plein de films et à chaque fois il faut partir 1 mois et moi je ne peux pas tout arrêter pendant 1 mois.

Jérôme : Vous ne pouvez pas.

Arthur : Je ne peux pas, j'ai pas envie. Déjà les Français on les provoque beaucoup, j'ai fait de la radio, de la télé, du one man show, si je devais faire du cinéma ils vont me brûler vif.

Faire un bûcher.



Jérôme : On n'en peut plus de lui, c'est ça ?

Arthur : Arrête, on me dira « stp arrête ».

Jérôme : Mais en même temps c'est votre nature d'avoir envie de tout faire.

Arthur : Si j'avais voulu faire un truc, très provocateur, mais c'est un fantasme que je ne peux pas faire, que je ne pourrai jamais faire, c'est devenir champion d'un sport, tu vois ce que je veux dire... le plus grand champion de tennis français, ou pilote de F1. Ah les mecs, direct ils m'enlèvent le passeport, ils me jettent du pays hein. C'est sûr.

Jérôme : Il est partout !

Arthur : T'imagines ça, le gars il est N° 1 à la radio, il est à la télé, il fait du one man show, là il dit : vous savez quoi, je vais me mettre au tennis... après il est à Roland Garos, sur le Central.

Jérôme : Forrest Gump.

Arthur : Exactement c'est Forrest Gump. Ça, c'est mon fantasme absolu. Je veux juste voir la tête du gars, allumer la télé, la finale de Roland Garos et moi je suis là à 45 ans en short. J'adorerais. C'est pour ça que « Forrest Gump » est un de mes films culte. Et que j'ai été heureux de travailler avec Tom Hanks. T'imagines le gars. Un truc plus fou, capitaine, il joue dans l'équipe de France de football, il marque un but en finale de Coupe du Monde, c'est moi. Mais ma tête est mise à prix ! Y'a des affiches dans la rue. « Il faut le pendre ». Je ne sais pas, ou tu vois je découvre un vaccin et il porte mon nom. Toute la France veut se vacciner avec un vaccin qui porte mon nom. Je pense que là c'est fini. Terminé. Ils vont me dissoudre dans l'acide. Donc voilà, je ne vais pas faire de cinéma tout de suite, je vais me concentrer sur ma carrière de sportif. Je pense que c'est le fantasme absolu, voilà je vais devenir le héros national d'un sport que tout le monde aime, tu vois, pas genre patinage, des trucs qui ne servent à rien, genre football tu vois. Zidane, paf, il marque le but qui fait gagner la Coupe du Monde à la France à la dernière seconde et les mecs, première interview du Français, il faut le buter.

Jérôme : On est arrivé.

Arthur : Super. Faut que je fasse un sketch là-dessus. Je vais le noter. Un vrai sketch. Dire voilà les gars, j'ai décidé de me mettre au tennis. Pas mal. Je crois que ça ferait rire les gens. Voilà, je trouve que je n'ai rien fait, j'aimerais bien quand même marquer le coup en France, je vais monter un laboratoire, essayer de trouver un vaccin pour lutter contre Alzheimer ou le Sida, on cherche un petit truc, tu vois. Ça pourrait être un vrai sketch.

Arthur : On a fini ?

Jérôme : On a fini.

Arthur : Super. T'es content, ça va ? T'as eu ce que tu voulais ?

Jérôme : Oui, super.

Arthur : Je suis ravi.

